

L'AVENIR DE LA RACE CHEVALINE

Le vrai cheval de l'avenir sera le cheval de vastes proportions à l'allure rapide, ou notre ancien petit St Laurent, et, jusqu'à un certain point le produit très utile qui occupe le milieu entre le "roadster" et le "cob," le "hackney."

Le hackney, qui ne doit pas être très grand, est le plus parfait de forme. On exige de lui plus de docilité que d'ardeur, mais il n'aura jamais d'écoulement qu'en Angleterre. Je pourrais dire la même chose du petit cheval Canadien, qui s'y vendra tant que durera la fièvre du jeu de polo.

Si vous voulez passer vos chevaux aux Américains, créez le type du "roadster," c'est à dire du grand cheval à grande vitesse. S'il ne répond pas à l'attente, sa taille permettra toujours qu'on l'utilise sur la forme.

Je ne voudrais donc pas voir périr la passion des Canadiens-français pour le cheval trotteur. Au contraire, c'est là qu'il repose le salut. Mais, par exemple, il ne faut pas que nos compatriotes se mettent dans l'idée de faire de l'élevage pour gagner des courses et rien que pour cela. C'est ce qu'on a trop fait jusqu'à présent. Je le répète, on a abusé de l'aventure. Dans un comté on achetait un clyde, dans un autre un percheron, dans un troisième un cheval de sang; ou bien, on empruntait un normand au Haras National. Au bout d'un certain temps, on a fait au moyen de nos juments canadiennes ou allemandes, avec les produits de ces croisements opérés à l'aveugle, un mélange de formes et de conformations hétéroclites, où rien n'est balancé et d'aplomb.

Le résultat aurait pu être différent, si l'on avait donné plus de coudees franches au Haras National, qui a certainement fait un grand bien. Mais les reproducteurs de seconde ou troisième classe qu'on a tenus presque partout sur le même rang que les excellents étalons importés, ont neutralisé tous les efforts. La conséquence est que le Haras va se dissoudre et que nous allons retomber dans le chaos, et, cette fois, sans l'appoint de notre belle race canadienne qui s'est noyée dans toutes ces promiscuités.

Les sages de la nation devraient s'occuper du danger qui nous menace. La mesure la plus pressante, peut-être, serait de supprimer ces prétendus reproducteurs mal équilibrés qui n'ont ni sang, ni vaillance et qui font d'horribles dégâts dans nos campagnes. Il serait difficile de les enlever par une loi, mais si les pouvoirs publics se croyaient justifiables d'établir des permis pour les sujets approuvés et une forte taxe pour ceux qui ne le sont pas, il y aurait un grand pas de fait. Il est impossible que nous restions dans l'état où nous sommes. Il faut adopter des idées fixes et un système, afin que nous puissions revenir à un type quelconque. En France, en Allemagne, en Italie, en Autriche, ce sont les gouvernements qui se chargent des expériences, et, de fait, ils y enfoncent des sommes considérables tous les ans. En Angleterre et aux Etats-Unis, les fortunes particulières se sont substituées au coffre de l'Etat, mais on y dépense des millions par année.

Si ce n'est pas directement l'argent du Parlement qui a fondé les nobles races anglaises, on peut dire, au moins, que c'est le coffre royal. Depuis le roi Anne jusqu'à Victoria, les écuries royales ont été les haras les plus intelligemment conduits du monde entier.

Voilà pourquoi l'on est arrivé, en Angleterre, à trois races si bien définies :

le pur sang, le Clyde et Cleveland Bay. On n'y cherche pas midi à quatorze heures : on ne laissera jamais de types étrangers pénétrer dans ces types. On veut bien, comme distraction, mettre de côté quelques membres de la famille Thoroughbred pour essayer de créer le cheval polo qui y manque, mais on n'ira jamais jusqu'à gâter la race entière. Et, de fait, l'esprit de conservation y est poussé si loin qu'on semble avoir renoncé à tout perfectionnement ultérieur. Tandis que les Américains sont en voie d'atteindre au trot la vitesse des coureurs, parce qu'un sang spécial n'y est pour rien, les Anglais condamneront leur race de pur sang à l'immobilité, présumant qu'elle a dit son dernier mot.

Nous avons déjà assez emprunté aux Anglais pour que nous tâchions d'apprendre à commencer ce qu'ils ont déjà fini.

Quelque soit le haras qui succèdera à celui-ci, il nous en faut un. Mais pour être bien sûrs d'en conserver les effets, nous devons débiter par import, non pas seulement des étalons, mais les telles juments normandes conservées là bas intactes avec la même jalousie que les Anglais conservent leur pur sang. S'il reste des chevaux canadiens-français, il faut les sauver à tout prix et les amener dans ce haras. C'est alors que nous aurons toutes les qualités réunies : la forme, la résistance et la vitesse.

(A continuer).

ARTHUR DANSELAU

ALIMENTATION DES VACHES LAITIÈRES

En été, on doit avoir pour les vaches à lait, outre un bon pâturage, des fourrages verts hâtifs et tardifs, tels que un mélange de seigle, blé et trèfle rouge, du luzerne avec brome inerme, du sainfoin additionné de fromental, du dactyle pelotonné, en mélange avec du trèfle rouge; du maïs (blé-d'Inde) canadien. Outre ces plantes généralement cultivées, le fermier pourrait faire, près du champ où ses vaches paissent, des plantations de consoude rugueuse et de choux, dont les racines profondes craignent peu la sécheresse, et dont les feuilles aqueuses produisent beaucoup de lait. Les chardons, fauchés jeunes, vers le temps de la floraison, et qu'on a laissé fermenter quelque peu en tas, constituent une excellente nourriture, comme addition au pâturage.

En automne, on peut faire consommer les feuilles des betteraves, des carottes, des navets, que l'on doit toujours mélanger avec du foin ou de la paille hachés. On peut donner aussi les fanes de topinambours, les sommets fleuris du maïs, la plante entière semée en prairie. Les regains de cette saison forment la base de la nourriture des vaches.

En hiver, les fourrages fournis par les prairies naturelles et artificielles (égumineuses et graminées), de la bonne paille d'avoine, constituent la principale nourriture des vaches. La paille d'avoine est un fourrage qui a son utilité, mais à la condition d'être fauché un peu vert. Dans cette Province on a le grand tort de la couper beaucoup trop mûre.

Les racines : betteraves, panais, carottes, navets, de toutes sortes, les tubercules : pommes de terre, et topinambours, les choux et les citrouilles. Tous ces végétaux, à cause de leur eau de végétation, se mêlent avantageusement aux aliments secs. Quelques résidus de fabrication : les cossettes de betteraves macérées, la drèche et les germes d'orge (malt), ou résidus de brasseries. Les

germes d'orge, trompés dans l'eau froide pendant douze heures, peuvent servir au même usage. Ce sont des aliments de bonne valeur.

Les grains moulus, les graines de légumineuses, concassés ou réduits en farines (grains et graines doivent être donnés en petite quantité), les tourteaux écrasés, sont avantageusement administrés pour entretenir les vaches en bon état, et pour fournir les principes nécessaires à la production du lait. La graine de lin, broyée ou réduite en farine, est encore préférable au tourteau.

L'action principale du grain est surtout d'augmenter l'énergie et la force.

Dans les petites ménages, on utilise les eaux grasses pour composer des soupes, des bouillies, auxquelles les vaches s'habituent facilement. Ces préparations fournissent le moyen de faire entrer dans la composition des rations, des épluchures, des résidus nutritifs, quoique souvent de nulle valeur pour autre chose, surtout si l'on ne garde pas de porcs.

CONDIMENTS. — Les plantes aromatiques, mêlées aux fourrages en petites proportions, donnent au laitage une odeur et une saveur agréables. Tels sont les labies des ombellifères et les composées aromatiques : le thym (menthe), la sauge, le cummin des prés, le persil, le céleri, le fenouil, les semences d'anis, l'asperule, l'achillée, les baies de genièvre (toniques et excitantes) qui donnent au lait un agréable parfum qui se concentre dans le beurre. Les feuilles de frêne communiennent au beurre une belle couleur jaune-doré, et un goût fort agréable de noisette.

Quelques graines des plantes cideuses, ajoutées aux graines fourragères, quand on établit des prairies artificielles, ou des pâturages, contribuent à produire des fourrages d'une saveur relevée. Il ne faut pas oublier cependant qu'on pourra obtenir d'excellents fourrages de vieilles prairies pâturées bien entretenues, et composées d'une grande variété d'herbes. Mais de tous les condiments, le sel marin est le plus intéressant; il excite l'appétit, active la digestion, favorise les excréations et donne de la saveur aux fourrages, surtout pour la nourriture d'hiver.

INFLUENCE DES ALIMENTS SUR LES QUALITÉS ET LA QUANTITÉ DU LAIT.

De tous les agents hygiéniques, c'est la nourriture qui influe le plus sur le produit des vaches laitières, sur la quantité et sur les qualités du lait. La vache la transforme, elle crée des principes immédiats plus ou moins similaires à ceux des substances qu'elle digère. Ainsi, dans la détermination des rations, il faut avoir égard à tous les éléments constitutifs du lait, à l'eau, aux principes albuminoïdes (protéiques), aux corps gras, aux sels, principalement le phosphate de chaux, etc.

Avec des rations dans lesquelles dominent les aliments aqueux, les vaches laitières donnent beaucoup de lait et ne sont jamais altérées. Elles prennent graduellement, pouvons nous dire, l'eau dont elles ont besoin et ne sont pas exposées aux accidents que produisent les boissons prises par fortes quantités à la fois. Mais si elles répondent aux besoins des vaches à ce double point de vue (fournir les principes aqueux du lait, et prévenir les indigestions d'eau), les aliments aqueux n'entretennent pas suffisamment les vaches; celles qui ont trop exclusivement nourries maigrissent et leur constitution s'altère, lorsque surtout l'activité du pis de la vache est plus développée que la nature des aliments ne le comporte. Cela arrive principalement après

le vêlage; la production du lait se forme aux dépens de l'organisme. En outre, le lait des vaches nourries avec des fourrages aqueux, est moins riche en beurre et en fromage.

A une assez forte quantité d'eau, la nourriture des vaches laitières doit donc réunir suffisamment d'albuminoïdes (substances azotées), de saccharoïdes (matières sucrées et féculentes, ou non azotées), et de corps gras (graisse digestible des fourrages), pour fournir respectivement le *caseum* (fromage), la crème, le suero de lait et les matières minérales (condensées) nécessaires pour constituer un lait de bonne qualité. C'est ce que l'expérience enseigne aux laitiers. Aux rations dont les fourrages verts, les feuilles de betteraves, etc., ou les racines, ou les tubercules, ou la drèche, forment une partie importante, ils ajoutent des tourteaux, des fèves, du foin, de la bonne paille d'avoine, du son, etc.

La richesse du lait en *caseum* et en matières grasses varie jusqu'à un certain point avec les aliments donnés à la vache, selon que les aliments sont eux-mêmes plus ou moins riches en principes albuminoïdes et en principes gras. A cet égard, l'étude de la composition des aliments explique les observations des agronomes.

Il est reconnu que la luzerne et son regain, le trèfle, la fève (fève à cheval), le blé-d'Inde, les grains d'avoine et de seigle cuits, font produire beaucoup de lait, tandis que la graine de lin, les tourteaux, le bon foin des prairies et en général les ombellifères (le céleri, le cerfeuil, le fenouil, etc.) des pâturages secs qui rendent le lait plus sucré, en font produire qui se distingue par sa richesse en matières grasses.

Nous venons de nommer la luzerne et son regain (ce qui repousse après l'avoir fauché), et nous tenons à dire que cette plante est celle qui ressemble le plus, par sa composition, à celle du lait; conséquemment elle constitue, à l'état vert surtout, la meilleure source d'alimentation des vaches laitières, au point de vue de la quantité du rendement.

Le trèfle est, lui aussi, un aliment type pour la production du lait. Le regain du sainfoin surtout est sans rival pour la production d'un lait abondant et d'excellente qualité.

On lona beaucoup le maïs, les panais et les carottes; on se plaint au contraire, des tiges de pommes de terre, des pailles en général, parce qu'elles sont trop peu nourrissantes, et qu'elles ont, principalement celle de seigle, le grave inconvénient de diminuer la sécrétion du lait.

En Angleterre, le régime des navets, auquel on soumet les vaches outre mesure, a sur le lait et sur le beurre une influence fâcheuse qui n'échappe à personne.

ENSILAGE. — Ce sont des fourrages coupés avant leur maturité et conservés à l'état vert, dans des silos, à l'abri de l'air et de la gelée.

L'ensilage, de même que les racines, agit principalement sur la production du lait.

L'ensilage doit être donné en quantités moindres qu'on ne le fait généralement. A la Ferme expérimentale d'Ottawa, on a perdu plusieurs têtes de bétail par suite de cette nourriture donnée en trop forte proportion. Encore, lorsqu'on en donne la quantité ne doit-elle jamais dépasser 25 livres, être bien mélangée à des aliments secs, tel que du bon foin, et préparé 12 heures d'avance environ. Sans ces précautions, l'ensilage donnerait un mauvais goût au lait et indisposerait les vaches.

J. B. PLANTE.